

Hôpital du Saint-Sacrement pendant la Deuxième Guerre mondiale (1939-1945)

Alex Tremblay Lamarche

Numéro 140, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92648ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tremblay Lamarche, A. (2020). Hôpital du Saint-Sacrement pendant la Deuxième Guerre mondiale (1939-1945). *Cap-aux-Diamants*, (140), 41-42.

L'HÔPITAL DU SAINT-SACREMENT PENDANT LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE (1939-1945)

Au cours de l'année 2020, nous célébrerons le 75^e anniversaire de la fin de la Seconde Guerre mondiale. Si les principaux épisodes de ce conflit se sont majoritairement déroulés en Europe, en Asie et en Afrique, il n'en demeure pas moins que le Canada y a pris une part significative en envoyant plusieurs centaines de milliers de soldats, en ravitaillant les troupes et en offrant un soutien logistique appréciable. Si la participation des Canadiens aux différentes batailles et le rationnement sont aujourd'hui assez connus du grand public, la contribution du personnel médical l'est moins alors qu'elle fut, dans certains cas, considérable lorsqu'on tient compte des effectifs dont disposaient les hôpitaux canadiens. C'est notamment le cas de l'hôpital du Saint-Sacrement, à Québec, qui, aux dires du docteur J. Édouard Morin, aurait confié « sans hésitation et en toute connaissance de cause, une partie si importante de son équipe professionnelle, que proportionnellement, nulle autre institution n'aurait dépassée ».

Plusieurs des jeunes femmes formées à l'école des infirmières de l'hôpital ou qui travaillent à Saint-Sacrement sont envoyées en Angleterre pour servir dans les hôpitaux militaires du pays. C'est notamment le cas des lieutenants Rose Hamelin et Rose-Alma Caron qui œuvrent dans les salles d'opération de ces hôpitaux au cours de la guerre, mais aussi de la capitaine Jeannette Vachon qui occupe la fonction d'infirmière dans les services généraux du 14^e hôpital en Angleterre, de 1942 à 1943.

Si certaines demeurent en Angleterre pendant l'ensemble du conflit, plusieurs



Bien que les infirmières canadiennes-françaises ne soient pas aussi nombreuses que leurs consœurs canadiennes-anglaises dans les forces armées pendant le conflit, elles réussissent tout de même à former des centres de renforts canadiens-français en Angleterre dans lesquels on célèbre la Saint-Jean-Baptiste lorsque vient le mois de juin. Plusieurs amitiés, qui survivront à la Deuxième Guerre mondiale, naissent ou se renforcent entre les infirmières déployées sur les lieux. C'est le cas des lieutenantes Helen Cannon (de Toronto), Margaret Doddrige (de Québec), Margaret Hunt (de Toronto), Henriette Matte, Atala Coulombe, Gabrielle Rossignol et Eva Cayer (de l'hôpital du Saint-Sacrement) que l'on voit de gauche à droite dans cet ordre sur cette photo (Source : Canadian Military Photograph, photo n° 20595, 1944?, Coll. Madeleine Cannon.).

vont en Afrique du Nord, en France, en Italie et en Belgique pour soigner les blessés au front. C'est entre autres le cas de la capitaine Atala Coulombe qui se rend en Afrique, puis sur le continent européen quelques semaines après l'invasion. Jeannette Vachon rentre de son côté au Canada après avoir servi en Angleterre pour se joindre à l'Hôpital N° VI avec lequel elle retourne en Europe pour seconder la Première Armée canadienne jusqu'à la fin des hostilités. Elle débarque à ce titre en France, en juillet 1944, où elle connaît les « jours sanglants de Caën », puis se rend à Montreuil

pour panser les blessés de la bataille de Bologne en septembre. Son hôpital se transporte ensuite à Anvers et (Belgique) aux Pays-Bas où il passe l'hiver. Les lieutenants Eva Cayer, Henriette Matte et Gabrielle Rossignol se font quant à elles remarquer « par leur dévouement inlassable dans le XV^e hôpital qui a fait les campagnes d'Afrique, de Sicile et d'Italie ». Sans le savoir, les infirmières de l'hôpital du Saint-Sacrement contribuent au rayonnement de l'établissement dont elles proviennent sur la scène internationale. Le docteur J. Édouard Morin ne manquera d'ailleurs pas de remercier

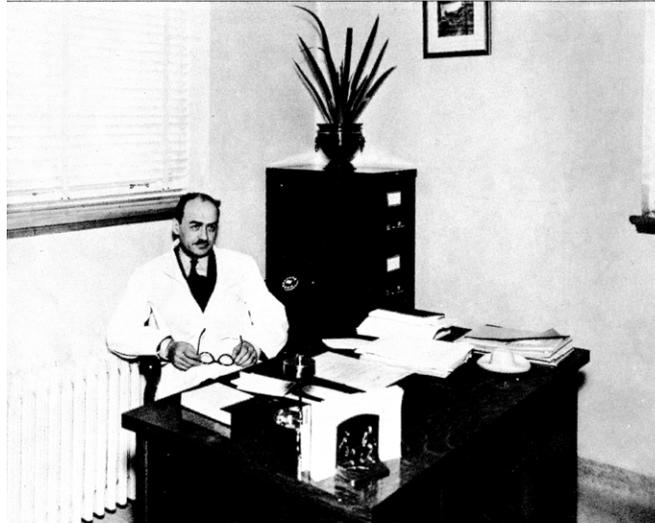
« de grand cœur » la lieutenant Éva Cayer au retour de la guerre « de tout le bien qu'elle a dit du laboratoire qui l'avait formée ».

Quelques médecins se font également remarquer sur le front. Pensons entre autres aux docteurs Jules Gosselin et Jean de St-Victor. Le premier passe dans l'armée régulière au début des hostilités après avoir servi dans l'armée de réserve pendant plusieurs années. Promu major en 1940, il part pour l'Angleterre au cours de cette année où il occupe le poste de premier radiologiste consultant de l'armée canadienne, puis s'embarque pour l'Italie à la

fin d'octobre 1943 pour prendre part à l'invasion de celle-ci. Le second est attaché au XVII^e hôpital militaire en Angleterre où il pratique la chirurgie pendant pratiquement l'ensemble du conflit.

À Québec, de nombreux médecins et infirmières de l'hôpital du Saint-Sacrement se portent volontaires pour œuvrer à l'hôpital de Valcartier, à l'hôpital militaire de l'hospice Saint-Charles et à l'hôpital militaire érigé sur les plaines d'Abraham. Le directeur médical de l'hôpital du Saint-Sacrement, le docteur Renaud Lemieux, ne fait pas exception. Il se joint à l'effort de guerre en 1941. L'hôpital du Saint-Sacrement doit donc fonctionner avec des effectifs réduits puisque ses principaux médecins, son orthopédiste et bon nombre de ses infirmières sont mobilisés par l'effort de guerre. Pour tout dire, la pénurie de personnel devient rapidement si importante qu'elle a pour effet de « paralyser, dans une certaine mesure, les rouages de [l']institution », aux dires du docteur J. Édouard Morin.

La situation paraît d'autant plus critique que l'institution s'apprête à se lancer dans un important chantier de construction. On y déplore depuis plusieurs



Le docteur Renaud Lemieux (1900-1983) se voit confier la direction de l'hôpital militaire des plaines d'Abraham après deux mois d'entraînement à Ottawa. Il y servira jusqu'à son retour à l'hôpital du Saint-Sacrement en 1943. (Source : Sœurs de la Charité de Québec, *Album-souvenir de l'hôpital du Saint-Sacrement, 1927-1949*, Québec, Tremblay & Dion inc., 1949).

années la dispersion des infirmières un peu partout dans l'hôpital, l'impossibilité de loger l'ensemble du personnel subalterne sur place et la vétusté de la chapelle et des locaux pour former de nouvelles garde-malades. L'érection d'une nouvelle école d'infirmières et d'une résidence pour le personnel actif de l'hôpital se fait attendre depuis trop longtemps. Le docteur Lemieux est donc appelé en renfort à Saint-Sacrement en 1943 et on lance les travaux de cette nouvelle aile le 8 août 1944.

Les Alliés ont alors repris une bonne partie de la Normandie et ne tardent pas à libérer Paris. Les forces de l'Axe reculent peu à peu, tant et si bien que la guerre en vient à se terminer et que la vaste majorité du personnel de l'hôpital du Saint-Sacrement rentre au Québec. Une seule des 24 membres de l'institution ayant participé au conflit – la lieutenant Madeleine Langlois – est toujours en Angleterre en décembre 1945. Cela n'empêche pas l'hôpital du Saint-Sacrement d'organiser une fête pour souligner le dévouement de ses employés qui ont servi dans les forces armées durant la guerre. L'événement se tient le 2 décembre dans la salle de réception du nouveau pavillon des-

tiné à accueillir l'École des infirmières. Bien que le bâtiment ne soit inauguré que le 27 octobre 1946, il est assez avancé pour que la réception s'y déroule. Après avoir assisté à « une magnifique soirée dramatique et musicale », les convives ont droit à une allocution du docteur J.-Édouard Morin saluant le courage et la valeur des médecins et des infirmières qui ont répondu à l'appel de la patrie. Il y souligne le retour de plusieurs au bercail et le départ – tantôt appelé à être temporaire, tantôt appelé à être définitif – de certains vers d'autres institutions de la ville. Tous paraissent cependant jouir d'un statut

social et professionnel privilégié grâce à leur expérience du front. Le colonel de St-Victor devient ainsi l'assistant du docteur Fabien Gagnon tandis que le major Gosselin est promu radiologiste adjoint de l'hôpital. La capitaine Coulombe et les lieutenantes Cayer et Rossignol sont quant à elles déployées à l'hospice Saint-Charles pour prendre soin des vétérans.

Il ne reste aujourd'hui plus beaucoup de traces de cet épisode de l'histoire de l'hôpital du Saint-Sacrement ailleurs que dans les archives. Il y a bien une rue Athala-Coulombe à Cap-Rouge et un pavillon qui porte le nom du docteur Lemieux à Saint-Sacrement. Ladite rue ne compte cependant qu'une dizaine d'adresses (et comporte au demeurant une erreur dans l'orthographe du prénom de la capitaine Coulombe) alors que le pavillon Renaud-Lemieux honore plus vraisemblablement ce personnage puisqu'il a été directeur médical de l'hôpital de 1940 à 1975 qu'en raison de sa participation à la Deuxième Guerre mondiale. La contribution de cette institution au conflit gagnerait donc à être soulignée davantage à Québec.

Alex Tremblay Lamarche, historien